



1^{er} avril 1881

**La générosité et la patience qu'il faut apprendre
aux pieds de Jésus crucifié**

Mes chères filles,

Nous avons dit la dernière fois que c'était la générosité qu'il fallait apprendre au service de Jésus-Christ crucifié, et dans la méditation de la Passion. Cependant je ne vous ai pas dit là-dessus tout ce que j'avais à vous dire. J'y reviendrai donc aujourd'hui, bien que mon intention soit de vous parler de la patience. La transition, du reste, me sera facile, parce que la générosité conduit à la patience.

Vous avez toutes lu ce beau sermon de Bossuet, où il dit qu'à mesure que quelque chose était demandé à notre Seigneur, il le donnait. Notre Seigneur, en effet, semble s'être dépouillé volontairement du droit et de la puissance que naturellement il avait de se soustraire à tous ces degrés d'abaissement inouï où il s'est réduit. Il s'est donné pour tous ces flots de douleur, pour tous ces mouvements de crainte et d'angoisse qu'il a laissés entrer dans son âme. Plus tard, quand on lui demande ses mains pour les lier, ses épaules pour les frapper, ses joues pour les laisser souffleter, il les donne, il ne refuse rien.

Il faut revenir sur nous, mes sœurs, et comprendre que la générosité, qui s'apprend au service de notre Seigneur, consiste à donner précisément ce qui nous est demandé soit par Dieu, soit par les hommes. Nous arriverons toutes au dernier moment de notre vie. Croyez-moi, nous ne regretterons rien tant que de n'avoir pas profité des occasions que nous avons de nous donner. C'était une injustice, un mépris, une contradiction, un ordre très opposé à notre volonté : toutes ces choses devaient nous faire donner à Dieu ce qu'il attendait de nous. Si nous n'avons pas su en profiter, nous en aurons un immense regret.

Après tout, nous sommes chrétiennes. Nous sommes en religion, pour que Dieu et les hommes frappent en quelque sorte sur nous. Rappelez-vous ce qui est dit dans l'hymne de la Dédicace : *Ceux-là seront reçus dans la Jérusalem céleste qui auront accepté les préparations qui se font sur la terre et qui, à force de coups de marteau, auront été brisés, équarris, façonnés, pour être trouvés dignes d'entrer dans la structure de cette sainte cité.*

Saint Jean de la Croix dit que nous sommes en religion plusieurs ensemble, pour que les uns aident les autres à se sanctifier. Ne retournez pas cela sur les autres pour dire : « Mais une telle, se sanctifie-t-elle?... profite-t-elle de ceci ou de cela... ? » Excepté les supérieures, personne n'a cette inquiétude à avoir. Les supérieures sont obligées de voir si chacune profite des épreuves, des contradictions qu'elle reçoit. Mais chaque religieuse n'a pas autre chose à faire qu'à tenir les yeux fixés sur Jésus-Christ et, pour l'amour de Jésus-Christ, à donner tout ce qui peut lui être demandé.

C'est votre temps qu'on vous demande. Donnez-le du matin jusqu'au soir. C'est une chose qui vous est particulièrement désagréable, donnez-la tout de suite. C'est votre honneur : si on veut garder son honneur en religion, on ne fera jamais grand progrès. L'honneur d'une religieuse, dit sainte Thérèse, c'est de se mettre sous les pieds de tout le monde, de se considérer comme la dernière. Cet honneur-là, on peut le conserver. C'est votre volonté qu'on vous demande ; mais vous n'êtes entrées en religion que pour y

renoncer. C'est une chose qui est particulièrement contraire à votre manière de voir, dans un emploi, dans un arrangement, dans les caractères avec lesquels vous avez à vivre. Acceptez-le avec amour. C'est ensuite tout vous-même qu'il faut sanctifier, c'est plus dur à porter. Mais pour vous apprendre à le faire, notre Seigneur a voulu prendre pour lui les douleurs et les angoisses de la tristesse, les hontes et les amertumes dues au péché.

Vous avez des inclinations, l'inclination à parler, à vous faire aimer, à vouloir avoir raison, c'est précisément ce qu'il faut donner. Voilà la générosité. La générosité s'exerce toutes les fois qu'on donne une chose qui nous est demandée. Nous voyons, dans la vie des saints, que ceux qui étaient dans une position qui leur permettait de faire le bien, ne refusaient jamais l'aumône à un pauvre. Et quelques-uns, ne pouvant plus donner parce qu'ils avaient tout distribué, en avaient de la peine et de l'inquiétude. C'est ce qui a poussé saint Édouard à donner l'anneau précieux qu'il portait au doigt comme signe de sa dignité royale.

Pour nous, nous n'avons pas de biens temporels à donner. Mais nous avons les biens intimes, nous-mêmes, tout ce que nous sommes, tout ce que nous voulons, tout ce dont nous disposons. Nous avons aussi notre corps avec les différentes souffrances que Dieu nous envoie. Un jour c'est une souffrance, un jour c'est une autre. À la fin il nous demandera notre vie : donnons-la joyeusement, c'est ce que Jésus-Christ a donné pour nous.

Si nous prenons toutes choses ainsi, nous arriverons facilement à la patience. Être patient, c'est supporter et c'est souffrir. Jamais on n'a dit d'une personne, entourée de toutes les satisfactions et de tous les plaisirs que donne le monde : « Ah ! quelle patience elle montre ! » On ne dit d'une personne qu'elle est patiente, que lorsqu'elle souffre et qu'elle supporte. Il faut que quelque chose des douleurs de Jésus-Christ vienne à nous, pour que nous puissions devenir patientes. Si la patience est *la conduite parfaite*¹, il faut nous y exercer tous les jours de notre vie, et nous n'en trouverons la force et le modèle qu'en Jésus-Christ crucifié.

Quelle patience est celle de notre Seigneur ! Voyez-le, patient, au milieu des souffrances du chemin de la croix. Il va à la mort à travers toutes les injures d'une populace furieuse. Il rencontre sa Mère, dont la douleur augmente la sienne. Il tombe sous le poids de la croix et laisse, dans la pierre, moins dure que le cœur des hommes, l'empreinte de son corps sacré. Eh bien, mes sœurs, toutes les fois qu'il y a quelque chose à donner, à souffrir, à supporter, il faut étudier ce divin modèle.

Tous les saints s'accordent à dire que savoir supporter, savoir mourir à soi-même, savoir s'anéantir, savoir être compté pour rien, c'est la science suprême, la science du Crucifix. C'est celle-là qu'il faut apprendre, mes sœurs. Pour vous encourager, je vous dirai qu'une âme généreuse devient toujours patiente. En effet, une âme ardente qui veut se donner fait beaucoup d'efforts. Il peut y avoir des soubresauts, des premiers mouvements, mais comme elle domine ces premiers mouvements et donne du fond du cœur ce qui lui est demandé, elle arrive à la fin à donner à Dieu sa santé, sa vie, ses souffrances, ses ennuis, sa mort.

Nous mourons tous les jours et, comme le dit saint Grégoire : *Le Seigneur vient, quand le jour de notre jugement approche. Il frappe, lorsqu'il nous avertit par les souffrances de la maladie que notre mort approche*². Y a-t-il beaucoup d'âmes qui voient cela avec plaisir et qui, à mesure que Jésus-Christ frappe et fait tomber quelque chose de ce corps, qui est l'obstacle entre lui et nous, chantent l'*alleluia*, l'*hosanna*, n'ont sur les lèvres que des paroles de reconnaissance et d'amour ?

1. Cf. Jc 1, 4.

2. *Homélie 13*, sur l'évangile de saint Luc, chapitre 12. Office d'un confesseur non pontife, 3^e nocturne.

J'ai vu cela auprès du lit de mort de quelques-unes de nos sœurs. C'est un des effets de la méditation de la Passion de notre Seigneur. C'est en méditant ainsi toutes les circonstances si douloureuses de la Passion, qu'une religieuse, morte en odeur de sainteté, avait appris à se donner avec patience et douceur : « Je n'y vois plus, disait-elle, mais je suis contente, je donne mes yeux à Dieu. Je ne peux plus bouger, je suis réduite à l'impuissance d'un enfant qui vient de naître, je donne de bon cœur cette impuissance à Dieu. » C'est ainsi que nous devons être, quand nous nous sentirons plus faibles, plus éteintes, plus impuissantes. Pour y arriver, il faut souvent nous remettre devant les yeux la patience de Jésus-Christ au milieu des souffrances.

Prenez sa patience, quand il reçoit les injures et les soufflets, quand il est conduit de Pilate chez Hérode et traité comme un fou, quand il est présenté à ce peuple cruel qui lui préfère Barabbas, quand il est conduit au Calvaire au milieu de toutes les ignominies. Voyez encore sa patience dans les horribles douleurs de la crucifixion. Qu'y a-t-il de semblable à ces clous qui s'enfoncent dans ses mains et dans ses pieds, à cette sanglante et cruelle immobilité dans laquelle il devra rendre le dernier soupir, délaissé de son Père et insulté par les hommes ?

Dans les temps de foi, dans les pays de foi, il n'était pas rare de voir même de simples chrétiens trouver, dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, la force de supporter de très grandes souffrances.

Je me rappelle avoir vu en Lorraine de pauvres gens affligés de plaies, de maladies, au milieu d'une grande misère, répondre simplement, quand on les plaignait : « Mais notre Seigneur a bien plus souffert. » Voilà quelle devrait être notre réponse, toutes les fois qu'il y a en nous quelque petite peine, quelque petit ennui, quelque petite répugnance à vaincre : « Notre Seigneur a bien plus souffert. » Si la souffrance devient plus grande, il faut encore se consoler, en pensant au fiel et au vinaigre dont notre Seigneur a été abreuvé sur la croix. Si peu que nous soyons soignées, le lit dans lequel nous souffrons n'est pas une croix bien dure. J'ai vu quelques-unes de nos sœurs mourantes se dire cela.

Sœur Françoise-Élisabeth, réduite par l'excès de la douleur à ne pouvoir plus faire un mouvement, me disait : « Cela me rappelle ce que j'ai toujours considéré comme le plus douloureux dans le Crucifix, l'immobilité de la croix. » Quand la douleur arrive à ce degré on peut gémir on peut dire : « Je souffre bien, mais je l'accepte de la main de Dieu. » Croyez, mes sœurs, que, pour arriver à avoir cette patience dans les derniers moments, il faut s'exercer à la patience dans les mille petites contrariétés de la vie.

On raconte dans la vie de saint Vincent de Paul qu'étant dérangé six fois de suite pour une chose inutile, il répondit aussi doucement à la sixième fois qu'à la première. Ceci en effet n'est pas d'une petite vertu, et vous qui vous occupez des enfants, vous rencontrez bien des occasions de cette espèce. Les contradictions que vous rencontrez dans votre service auprès des enfants sont de deux espèces : ou bien les enfants vous résistent, refusent de vous obéir, ou bien le jugement que vous portez sur elles n'est pas celui des autres, et vos idées de ménagement, de sévérité pour tels ou tels caractères, sont absolument opposées à celles de vos sœurs. C'est là où la patience doit toujours prendre le dessus.

Rappelez-vous qu'il y a plus de bien pour l'ensemble des enfants, là où il n'y a pas le moindre désaccord. Il n'est pas nécessaire que toutes choses soient parfaitement arrangées et conduites, mais il est très nécessaire qu'aux yeux des enfants les maîtresses n'aient entre elles que des rapports d'union, de charité parfaite. Tout cela suppose la patience, la générosité pour se donner, pour sacrifier sa manière de voir, pour se montrer toujours douce et égale.

Que de fois, j'ai entendu dire : « Je ne peux pas supporter cela ». Mais c'est précisément *cela* qu'il faut donner à Dieu, il vous demande ce grain de sable contre lequel vous vous

heurtez. J'ai connu des personnes pour lesquelles le bruit d'un piano était ce grain de sable ; mais il y en a bien d'autres. Comme je ne veux pas entrer dans le détail, chacune de vous rentrera au-dedans d'elle-même pour chercher ce qu'elle doit accepter, ce qu'elle doit donner, ce en quoi elle doit être patiente pour suivre notre Seigneur Jésus-Christ. Apprenez à répondre comme les pauvres gens de la Lorraine : « Notre Seigneur a bien plus souffert ; ce que je souffre n'est rien en comparaison de ce que Jésus-Christ a souffert. » C'est ainsi qu'ils sanctifiaient, par la patience, les douleurs qui devaient les conduire au ciel.